

# ***SAMBE***

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

---

N° 16 – Juillet - Décembre 2010

---

Odile Biyidi Awala : Éditorial, p. 1

Jooneed Khan : *Mongo Beti et le blues de l'Afrique naufragée* p. 1

Bulletin d'adhésion : p. 4

---

La fin de l'année 2010 a passé trop vite. Le bulletin a repris du retard. Octobre 2010 a vu les réunions habituelles se tenir le 6 à la librairie des Peuples Noirs à Yaoundé et le 7 à Akometam. Cette année 2010 qui est aussi celle du cinquantenaire des indépendances des anciennes colonies africaines de la France invite à réfléchir sur l'état actuel de ces pays, qui, en un demi-siècle, ne se sont pas développés et occupent le rang peu enviable de pays les plus déshérités de la planète. Aux dix derniers rangs du classement des pays selon l'indice de développement humain établi par le Programme des Nations Unies pour le Développement, neuf sont africains - l'Afghanistan est l'exception - parmi lesquels six sur neuf sont francophones. Ces chiffres sont plus éloquents que bien des discours et surtout plus que la propagande mystificatrice répandue à foison dans les médias, qui ne pourra pas toujours masquer la réalité de l'échec abyssal des régimes installés et soutenus par la puissance coloniale.

En 2000 Mongo Beti avait fait un voyage au Canada pour présenter ses deux derniers romans. A cette occasion le journal *La Presse* de Montréal l'avait rencontré. Nous reprenons dans ce numéro le compte-rendu de cette rencontre et la présentation faite à cette occasion de l'écrivain et de son œuvre.

Odile Biyidi Awala

---

## *Mongo Beti et le blues de l'Afrique naufragée*

### **Khan, Jooneed**

À 68 ans, libraire dans sa retraite de Yaoundé, et éleveur de cochons dans son village voisin, ses 40 années d'exil français derrière lui, Mongo Beti, l'un des plus grands écrivains et romanciers de la francophonie, étonne: attablé devant un raki, un plat de riz et d'aubergines farcies, et un, deux verres de rouge, chez Nazmi Ozal, du Vieil Istanbul, à l'heure fort courue du midi, l'auteur de *Branle-bas en noir et blanc*, son dernier né, un vrai-faux polar tout juste sorti chez Julliard, n'a rien de son narrateur roué et truculent, griot gaillard aux accents corrosifs et décapants à la Chester Himes et Boris Vian, qui mène le récit sur 350 pages avec le souffle combiné de Dizzy Gillespie et Charlie Parker.

Car c'est comme ça qu'il écrit maintenant l'essayiste de *Main basse sur le Cameroun*, le pamphlet-réquisitoire contre le néo-colonialisme français dans son pays natal qui, aussitôt publié chez Maspero en 1972, était saisi par la justice française et le vouait à l'exil dans l'Hexagone, comme on dit aux confins de l'empire Elf-Élysée, où il épousa une Bretonne, où, agrégé de

lettres classiques, il enseigna 35 ans au lycée Corneille de Rouen, et où vivent ses trois enfants, bien installés dans leurs carrières, et qui "viennent parfois à Yaoundé, en visite", confie-t-il.

Le polémiste est revenu à la charge en 1986 avec sa *Lettre ouverte aux Camerounais*, aux Éditions des peuples noirs, et encore en 1993 avec *La France contre l'Afrique*, publié chez La Découverte. Il collaborait entre-temps avec Odile Tobner sur un *Dictionnaire de la négritude*, paru chez L'Harmattan en 1989. Mais son nouveau français jazzé, c'est après sa retraite et avec son retour au Cameroun qu'il l'a inventé, avec *L'Histoire du fou*, paru chez Julliard en 1994. Suivait l'an dernier chez le même éditeur *Trop de soleil tue l'amour*, et c'est là que la nouvelle aventure commence.

Par le vol de la collection de CD de jazz du journaliste engagé et "soiffard" Zamakwé, dit Zam, ami d'Eddie et amant de Bébète (la belle Elisabeth), elle-même séparée de Georges, le toubab (Blanc), dont elle a eu un enfant. Entre en scène Eddie, avocat roublard viré détective privé pour mener l'enquête. Ce roman-feuilleton-là se termine sur la disparition de Bébète, peut-être enlevée par Grégoire, l'ignoble proxénète, et ensuite de Zam lui-même, et c'est là, avec Eddie et Georges, couple fort improbable de tous les malentendus de la "France-Afrique", à la recherche des disparus, que débute *Branle-bas en noir et blanc*. "Un troisième épisode est en chantier et sortira prochainement", confie discrètement Mongo Beti, sage et serein, qui était à Montréal pour le 5e Salon africain et créole et pour le Festival de la littérature mondiale. Il fait bien prof de lycée dans son costard sombre, aux antipodes de son narrateur délirant et débridé que l'on imagine volontiers rythmant son récit avec des pauses tactiques pour s'essuyer le front avec un bout de son boubou.

Mais détrompons-nous. Autant Eddie est un vrai-faux avocat improvisé vrai-faux détective privé, et autant Georges est un vrai-faux affairiste car plus ou moins barbouze, c'est-à-dire agent secret français, autant sont de vrais-faux polars les nouveaux romans de Mongo Beti, lui-même faux car de son vrai nom il est Alexandre Biyidi, qui a pris en 1956 l'appellation de son ethnie, Beti. Son premier roman, *Ville cruelle*, fut d'ailleurs publié en 1954 chez Présence africaine sous un autre pseudonyme, Eza Boto. Vrais-faux polars parce que l'analyse sociale et politique, et l'indignation du militant face au naufrage de l'Afrique, sont là, palpables et concrètes, à même la surface. Valeurs effondrées, communautés éclatées, relations mercantilisées, polices corrompues, filles livrées à la prostitution par leurs parents, meurtres, enlèvements et disparitions jamais résolus, trafics et contrebandes en tous genres auxquels sont mêlés de vrais-faux prêtres chrétiens, mallams musulmans et autres cardiologues ratés, le tout sous la férule d'un dictateur oiseau-de-passage qui fait boucler la capitale à chacun de ses départs et retours, pendant que les "Africains" du Toubabistan, c'est-à-dire les "spécialistes" de l'Afrique au sein du pouvoir français, mènent le bal et pillent le pays.

"La France est encore très présente et très puissante en Afrique", dit-il, sur le ton du simple constat. "Le pétrole, le gaz, les richesses minières, les banques, les forêts, les déchets toxiques, depuis le Congo-Brazzaville jusqu'en Côte d'Ivoire, en passant par le Gabon, le Cameroun, la République centrafricaine, le Tchad, le Niger, le Bénin, le Togo et le Burkina

Faso. Cette vaste région est aux mains de mafias de toutes sortes, plus ou moins reliées à des intérêts français. La situation est comparable à celle du Cuba de Batista, juste avant Castro", poursuit Beti. "Voilà tout trouvé le sergent Batista de votre future république bananière", lance d'ailleurs dans Branle-bas en noir et blanc un Corse de la "France-Afrique" lors d'une réunion secrète à Paris. "Entre nos opposants et l'ambassade de France, il n'y a pas d'atomes crochus », dit à un certain moment le narrateur. « L'ambassade des États-Unis, c'est tout le contraire, commente Mongo Beti, sur le même ton serein. Ils cultivent l'opposition, ils sortent des rapports sur les droits humains, ils viennent souvent à notre Librairie des peuples noirs et ils nous achètent beaucoup de livres".

Mongo Beti est trop perspicace cependant pour céder, comme le font trop vite les élites post-guerre froide de l'Afrique, aux chants de sirènes de l'Amérique-la-pure qui va "libérer" le continent de la "méchante" France. "Entre France et Amérique, il y a un espace que les peuples africains exploitent pour se rassembler et se remobiliser, précise-t-il. Mais nos jeunes s'enflamment pour une Amérique qu'ils ne connaissent pas. Ceux d'entre nous qui en ont une connaissance intime s'en méfient, et avec raison", explique-t-il.

Le roman s'ouvre d'ailleurs sur une tentative d'Eddie et Georges, bloqués dans un vieux taxi parce que le président-dictateur rentre d'un voyage, de se rendre à une fête organisée par PTC, dit Poids Total en Charge, directeur du journal Aujourd'hui la démocratie, pour fêter la fuite de Mobutu de l'ex-Zaire et l'entrée de Kabila à Kinshasa. Roman on le voit très actuel, et très "mondialiste" aussi, avec des références aux "guerres" du Golfe et du Kosovo, au génocide rwandais et aux mères de la Plaza de Mayo. "Ce qui nous manque en Afrique, c'est des leaders de caractère, qui s'accrochent aux principes, comme Mandela en Afrique du Sud, Tshisekedi au Congo ou Wade au Sénégal, dont la victoire a aussi été fêtée à Yaounde", estime Mongo Beti, que l'on voit bien figurer sur cette liste. À défaut de l'autre, celle de vrais leaders vite "éliminés" par le néo-colonialisme: Lumumba, Nkrumah, Mondlane, Cabral, Machel, Sankara, Ndadaye... Une dimension sur laquelle son vrai-faux polar ne ment pas toutefois, c'est celle du jazz, "la plus belle musique des Noirs" certes, comme le dit le narrateur, mais aussi celle de l'esclavage en Amérique. Et plus loin, décrivant un cochon qu'on égorge, Mongo Beti écrit: "C'est un animal dont le comportement donne à réfléchir. N'abusant jamais de son physique pourtant fort avantageux, il ne se débat guère entre les mains de ses bourreaux à l'instant fatal... Son cri, au moment de mourir, est un chant étrange, qui rappelle celui des blues shouters, les hurleurs de blues de l'époque de Kansas City, les types comme Jimmy Rushing ou Big Joe Turner, un chant émis par une voix mâle, rocailleuse, pathétique, venue du fond des entrailles... C'est poignant, le blues chanté par un cochon africain en train de se faire égorger."

Et si le créole est le jazz verbal de l'esclavage, Mongo Beti "jazze" amplement la langue française avec le parler camerounais, du genre: "détective privé! Êêêh, mon frère, je ris, hein, je ris même beaucoup. Pardon si je ris beaucoup. Détective privé quand on n'a même pas de police chez nous? Pourquoi vous êtes même tous allés chez les Blancs là-bas?"

C'était pour apprendre, non? Mais vous imitez seulement, sans réfléchir..."  
Tout le roman est en fait un long concert de jazz, en 24 parties qui sont les chapitres construits autour de thèmes et avec des mots qui tournoient et virevoltent, passent et repassent, et qui dévoilent à chaque tournant de nouveaux sens cachés, tantôt tristes et langoureux, tantôt tragiques, tantôt absurdes et hilarants, d'un humour tout... noir, celui de la pulsion de survie qui est celle de l'Afrique depuis cinq siècles. Mais c'est un nouveau jazz, celui de l'Afrique naufragée de la mondialisation.

*La Presse (Montréal)*

**Lectures, dimanche 28 mai 2000, p. B4**

---

### Parutions

Une nouvelle édition de *Main Basse sur le Cameroun* a été publiée en janvier 2010, avec une préface inédite de Odile Tobner, aux Éditions de La Découverte, Paris.

*Mission terminée*, traduit en anglais par Peter Green, *Mission to Kala*, a paru en 2008 chez Mallory à Londres.

---

#### Fiche de cotisation 2010

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. :

E-mail :

Montant de la cotisation : 10 000 Fcfa

Don :

Total :

Ou 25 dollars ou euros

Mode de règlement :  espèces  chèque bancaire, postal

Date :

Signature de l'adhérent :

Correspondants : Europe : O. Biyidi, 23, rue Daliphard, F – 76000 Rouen

e-mail : [odile.biyidi-awala@cegetel.net](mailto:odile.biyidi-awala@cegetel.net)

Amérique : A. Kom, Holycross, One College st, Worcester MA 01610, 2395 USA

e-mail : [akom@holycross.edu](mailto:akom@holycross.edu)

L'envoi du bulletin est fait à tous les adhérents, par mail ou par poste. Ceux qui désirent recevoir les bulletins précédents peuvent en faire la demande.

Nous disposons, à la librairie Des Peuples Noirs, BP 12405, à Yaoundé, Cameroun et aux Éditions des Peuples Noirs, 82, avenue de la Porte des Champs, 76000 Rouen, France, de collections de la revue *Peuples Noirs peuples Africains*. Prix, 50 000 FCFA à la librairie, 150 € port compris aux éditions.